**Les jeunes et le travail … au début du troisième millénaire**

**Une perspective pédagogique**

**Prof. Andrea Porcarelli**

Professeur Associé de Pédagogie Générale et Sociale – Université de Padoue

Conseiller National UCIIM

**Une suggestion provocatrice d’Aldo Agazzi**

Notre tradition civile contient l’antinomie otium-negotium, arts libéraux –oeuvres serviles ; mépris classico-humaniste du caractère manuel et du travail et jugement biblico-chrétien du travail et de la technique : l’éducation doit corriger et dépasser complétement cette opposition qui subsiste, en donnant à tous une formation humaniste et de travail – des humanités et de travail dans toutes les écoles- jusqu’au moment des spécialisations et des qualifications professionnelles, quand, à partir de la formation générale de l’homme (qui comprend aussi le travail), on dégage comme choisie par le sujet, en qualité de profession intellectuelle, artistique, technique, de travail, une des activités que l’homme a accomplies et qui lui est propre. (Agazzi, 1958, p. 224).

**A la recherche de valeurs professionnelles partagées**

Dans beaucoup d’interventions on a parlé d’un décor social et culturel caractérisé par la complexité et par la “liquidité” d’une culture dominante qui a une sorte de *paideia* (éducation) *implicite*, dans laquelle on retrouve un véritable *paradoxe pédagogique* : dans cette *paideia* on cherche à mettre ensemble les instances d’un fonctionnalisme social et d’un individualisme éthique et de valeurs. Dans un tel décor les rappels fréquents à une «rhétorique de solidarité» risquent d’être neutralisés par la disposition combinée de messages profonds qui tendent vers une tout autre direction.

**Fonctionnalisme social**

La culture contemporaine tend à donner pour but à la formation les « exigences » du monde du travail, au point que très souvent les choix des jeunes (à partir de leurs propres études) tendent à se plier à des critères de type fonctionnel, qui répondent à la question : « qu’est-ce qui est le plus utile » pour une bonne insertion professionnelle dans le monde du travail. Même au niveau des recommandations internationales, quand on souligne l’importance de l’éducation (et parfois on parle expressément d’éducation pour toute la vie, pas seulement d’apprentissage et de formation permanente) on s’arrête sur le caractère « fonctionnel » qu’elle peut avoir pour les habitants perdus de la complexité.

La Commission a évoqué une autre idée utopique : une société qui éduque, fondée sur l’acquisition, sur l’actualisation et sur l’utilisation des savoirs. Il s’agit de trois aspects qui devraient être soulignés dans le processus éducatif. Puisque le développement de la “société informatique” est en train d’augmenter les possibilités d’accès à des donnés et à des faits, l’éducation devrait rendre tout le monde capable de recueillir des informations et de les sélectionner, les classer, les exploiter et les utiliser. [J. Delors (sous la direction de), *Un trésor dans l’Education*, Roma 1997, p. 19]

**Individualisme éthique**

D’un autre côté, si on se demande quelles sont les « valeurs professionnelles » les plus représentatives, celles qu’on propose le plus comme des réponses aux attentes personnelles face au travail font émerger des motivations de type pragmatique (d'ordre économique) ou de gratification personnelle (d'ordre individuel). Il semble qu’on oublie le sens de la fonction sociale du travail, de la contribution qu’il peut apporter à la construction de la cité des hommes, à la réalisation d’un bien commun allant au-delà de l’horizon exigu de la gratification subjective des individus. Et même, certaines recherches menées récemment confirment cette double tendance. [M. Bortolotto, A. Porcarelli (2015), *L'orientamento tra identità personale e cultura del lavoro. Prospettive di ricerca sul ruolo della scuola in adolescenza*, in: CQIA Rivista, Formazione, lavoro, persona; n. 13, marzo 2015, pp. 1-40 - http://www00.unibg.it/dati/bacheca/1029/73612.pdf ]

**Stratégies éducatives et formatives**

Sur le plan des stratégies éducatives et formatives, on pourrait dire beaucoup sur la nécessité de contrecarrer la tendance fonctionnaliste qui se manifeste dans la formation académique, mais qui, en quelque sorte, se pose en continuité avec une vision utilitariste des études, qui mûrit souvent déjà sur les bancs du collège ou du lycée.

En plus de cela, il nous semble important de préparer des contextes de formation visant à valoriser précocément la valeur éducative et formative du travail, à partir des années de formation. Il serait important d’élaborer des stratégies articulées d’«exploration professionnelle», dans lesquelles les jeunes pourraient avoir la possibilité d’expérimenter eux-mêmes dans différents contextes professionnels, de mettre à l'épreuve – dans de tels contextes- soit certaines des compétences apprises à l’école, soit surtout leur propre sensibilité, leur capacité à s’insérer dans ces contextes et à y être actifs avec profit et - pourquoi pas - avec plaisir et avec joie.

**Un débat pédagogique et idéologique**

Le débat sur la valeur éducative du travail est aujourd’hui ouvert et vif et il n’est pas simple de concilier des positions éloignées les unes des autres. Il y a ceux qui attribuent au travail une fonction éducative et formative, qui peut porter ses fruits à partir des années de formation et donc se mêler aux parcours scolaires, en préfigurant de manière explicite la possibilité de réaliser les mêmes parcours d’instruction à l’école secondaire, en alternance avec des expériences de travail payé, réalisées en autonomie et responsabilité. Il y a aussi ceux qui voient dans le travail un espace de réalisation de l’adulte, mais qui le considèrent avec méfiance pendant les années de formation, en évoquant des spectres du passé, avec la conviction qu’une éventuelle proposition d’alternance école-travail « se présente comme un travail des mineurs autorisé, non payé et sans droits pour les jeunes » et que « l’on ne peut pas croire que s’acquitter de l’obligation scolaire en allant à l’école soit identique à s’en acquitter en allant, par exemple, à un cours d’apprenti coiffeur, ou bien en travaillant dans une usine. » [R. Monteforte, *Obbligo scolastico: l’ultimo bluff Moratti*, «L’unità», 25 marzo 2005, p. 9]

De manière paradoxale, l’ancienne opposition entre “otium” e “negotium”, dans le sens latin, revient , transférée dans le débat sur le rôle du travail à l’intérieur de l’instruction scolaire.

**La valeur de formation du travail**

Quand les parents (je pense, par exemple, aux paysans des Appenins) enseignaient à leurs enfants leur métier, en réalité ils avaient l’occasion d’insuffler aussi dans cette formation une véritable “école de la vie”. Du reste le travail est le lieu de l’engagement personnel, lieu où l’on expérimente de nombreuses vertus personnelles et sociales, où mûrissent notre capacité à nous appliquer avec constance et dévouement, mais aussi notre capacité à agir de manière loyale et correcte par rapport à nos collègues, à notre employeur, aux autres personnes (citoyens) avec qui notre travail nous met en contact. Il s’agit, au fond, d’une véritable “école d’humanité”, que chacun accomplit par immersion dans des situations réelles, où les éventuelles (et souvent immanquables) difficultés représentent une “valeur ajoutée” : des défis concrets auxquels nous sommes appelés à répondre en mobilisant nos meilleures énergies et en collaborant avec les autres ; pour dire cela avec Agazzi, “le travail est un apprentissage et une occasion pour acquérir beaucoup de vertus et s’y enraciner”.

Le travail est une dimension fondamentale du parcours humain car il permet à la personne de se confronter à des devoirs et problèmes qui constituent un défi, de solliciter ses prérogatives d’homme dans le but de satisfaire les besoins et désirs des autres, de contribuer de manière active au processus de civilisation, d’acquérir estime et considération en obtenant de cette manière des indications pour se connaître soi-même et reconnaître les talents dont elle est porteuse. L’agir au travail présente avant tout une connotation de relation de nature morale : l’utilité est vue en rapport avec la valeur et donc avec l’avantage qu’elle procure aux autres et à la société. Il est intermédiaire entre le monde individuel et le monde social ; il est discipline, imagination, tissu qui unit la société.(D. Nicoli, 2014)

En résumé, nous pourrions dire que pour naviguer dans des eaux plus ou moins agitées, il est nécessaire – pour utiliser une belle image de Baden Powell – d’être capable de “conduire son propre canoé”, dans le sens de ne pas dépendre des autres pour décider quelle direction donner à sa vie : “conduis toi-même ton canoé […] tu pars du ruisseau de ton enfance pour un voyage d’aventure ; de là tu passes dans le fleuve de l’adolescence ; puis tu débouches dans l’océan de la virilité (maturité) pour arriver au port que tu veux atteindre”. [R. Baden-Powell, *La route vers le succès*]